

AMIROUCHE

Pourquoi Boumediène a

Quelle meilleure occasion que celle qu'offre l'année du cinquantenaire de l'Indépendance pour évoquer ceux qui l'ont rendue possible. Parmi les chefs de guerre algériens qui ont marqué la fin de la décennie cinquante, Amirouche reste celui qui a inspiré le plus d'écrits : témoignages donnés dans les journaux par des compagnons de lutte et livres riches en détails. Certains sont remarquables par la modération du ton et les précisions historiques, en les lisant, on redécouvre le parcours de cet homme dont les actes ont marqué les mémoires et on revisite, de l'intérieur, une époque exceptionnelle foisonnante d'événements et de péripéties.

La mémoire
d'Amirouche

Amirouche était-il sanguinaire ? L'accusation le poursuit depuis la nuit du 13 au 14 avril 1956, lorsque les harkis du bachagha Ourabah ont été éliminés de la façon que l'on sait. Faut-il défendre la mémoire d'Amirouche par les non-dits, les omissions voulues et la minorisation des événements ou bien regarder en face ce qu'a été notre révolution et dire la vérité, fût-elle difficile ? L'omission des chapitres sanglants où Amirouche a tenu les premiers rôles, comme si les yeux embués par l'émotion on a de la peine à les voir, ressemblerait à un subterfuge. Le procédé entacherait de suspicion l'essai le plus brillant. La meilleure façon de défendre les siens, c'est de les prendre tels qu'ils furent, dans leurs jours de gloire et dans leurs heures de doute et de solitude, et surtout dans le contexte de leur époque. La réalité des deux premières années de la révolution est terrible. C'étaient les années de Thermidor et de ses ravins sanglants. On a les places de Grève qu'on peut. C'étaient les années des ruées désordonnées sur les villages du Nord Constantinois et sur les fermes isolées dont personne n'en réchappait, au grand malheur des innocents. Ceux qui n'ont jamais admis l'émancipation de l'Algérie ont toujours fait de ces événements la seule image de marque de la révolution algérienne. (Les moudjahidine ont fait avec, sans aucun complexe). Amirouche n'était pas un héros de bandes dessinées, un boy-scout en chemise blanche soucieux de sa b.a. quotidienne, un romantique de la révolution atteint d'angélisme aigu, mais un militant entier, imperméable aux nuances, dur avec lui-même et avec les autres, rejetant le compromis, incapable de trouver des circonstances atténuantes à celui qui a pris les armes contre son pays, implacable devant la trahison, convaincu que ce qui était en jeu valait sa vie et celle des autres. Le cercle des iniquités où le siècle l'a emmuré, n'était franchissable que par la violence. Mais, s'il en usa comme arme, il ne le fit jamais qu'en dernier ressort. Cette révolution que lui et ses compagnons divinisèrent et incarnaient en même temps a d'abord fait appel au prêche, au discours, aux appels à la solidarité et à l'union, mais face, quelquefois, à la désespérante résignation d'une population au joug colonial, elle a dû recourir, dans les deux premières années, à des moyens extrêmes pour imposer son dogme : libérer l'Algérie. La

Il faut espérer d'autres écrits pour faire connaître davantage l'homme de fer du Djurdjura, lequel, plus de cinquante ans après sa mort, continue à déchaîner les passions. Il faut continuer à écrire, à évoquer ces grands destins d'Algérie, sans transiger sur la vérité quelle que soit la qualité des censeurs et sans se laisser démonter par le déluge des rhétoriques et les artifices de la désinformation destinés à voiler les éclairages.

Les années terribles où Amirouche et les autres responsables de wilaya se sont accomplis, comme chefs de guerre et hommes politiques, restent encore à découvrir. Mohamed Maarfia propose, sous un angle de vision particulier et

phase historique que la révolution vivait, exigeait la destruction du système administratif français basé sur la collaboration d'indigènes stipendiés. Les moudjahidine, encore de ce monde, se souviennent du prix fort que certains de leurs compagnons ont payé à la délation. Il est arrivé qu'après un couscous campagnard, ou un passage de nuit, des moudjahidine soient dénoncés puis pourchassés par des opérations militaires auxquelles des civils musulmans ont pris part. Mettre hors d'état de fonctionner l'infrastructure sur laquelle reposait l'édifice colonial était la condition pour survivre, durer et espérer vaincre un jour. Faiblir au moment où la survie des groupes armés

Les responsables de l'ALN, Amirouche comme tous les autres, ont sévi avec rigueur pour faire comprendre à tous les entendeurs que la seule voie du salut était l'écoute respectueuse des oukases de la révolution.

dépendait d'une omerta hermétique était la réinvention suicidaire du rocher de Sisyphe. Etre ou ne pas être. C'était cela le dilemme. Les suppôts du colonialisme ont payé le prix fort, non seulement en Wilaya III, mais dans toutes les étendues de la révolte, du nord au sud et de l'est à l'ouest. Les responsables de l'ALN, Amirouche comme tous les autres, ont sévi avec rigueur pour faire comprendre à tous les entendeurs que la seule voie du salut était l'écoute respectueuse des oukases de la révolution.

La Wilaya III, plus que partout ailleurs, a été confrontée aux tentatives d'implantation de groupuscules hostiles au mouvement indépendantiste, le MNA entre autres. Le sort qui leur a été fait a laissé au FLN le monopole de la révolution pour le plus grand bénéfice de l'Algérie. Il faut préciser, cependant, que le futur colonel n'a jamais appliqué le principe de la responsabilité collective, et qu'il n'est en rien concerné par les tueries perpétrées dans la nuit du 28 au 29 mai 1957. Amirouche se trouvait en Tunisie au moment où le tueur de civils qui avait sévi là se consolait, comme hier, monsieur de Monluc par le cynique «Dieu reconnaîtra les siens !». Ces actes inexcusables qui ont provoqué les protestations indignées du monde entier, y compris des amis de l'Algérie combattante, comme le journaliste Robert Barrat ou

l'historien Pierre Vidal-Naquet, avaient mis le CCE dans un très grand embarras, réuni en urgence, il avait réitéré à l'usage de tous les maquisards, le premier commandement du Congrès de la Soummam : donner à la révolution algérienne un visage humain !

«La bleuïte»

«La bleuïte». Pourquoi en parler encore alors que beaucoup d'acteurs de premier rang se sont exprimés sur le sujet ? Parce que c'est l'épisode de «la bleuïte» qui a donné un alibi spécieux, une sorte de bonne conscience, à ceux qui ont pris la décision d'ordonner le silence sur la découverte des ossements d'Amirouche, alors que leurs véritables motivations n'ont rien à voir avec les événements qui ont eu lieu en Wilaya III, en 1958. On doit, tout en respectant l'émotion des proches et des compagnons des innocents sacrifiés, tenter d'aller au fond des choses sur le sujet. Il ne s'agit nullement d'absoudre les chefs de wilaya, - et à leur tête Amirouche - qui ont ordonné des purges, ou laissé faire les commissions ardentes dont les membres ont démontré qu'ils n'ont rien compris à l'immense élan qui a entraîné toute une jeunesse vers l'ALN, mais de considérer pourquoi ces chefs de wilaya, passionnément dévoués à l'Algérie, en sont arrivés là. C'est au prix de la redécouverte du contexte de l'époque, de la nature et de l'ampleur des moyens mis en œuvre par l'ennemi pour briser la résistance algérienne qu'on pourra parvenir à savoir comment cela a pu être possible et contribuer à une compréhension différente de la tragédie.

Sur le plan militaire, la Wilaya III est la clef d'Alger. La majorité des fidayines qui ont mis la capitale à feu et à sang en 1957, et qui n'ont pu être neutralisés que par des moyens extrêmes, en sont originaires.

1958 est l'année terrible pour l'Algérie combattante. Elle marque le tournant de la guerre. Les Français, après leurs déboires militaires de l'année précédente, décident de réorganiser leur armée, de la doter en armements nouveaux et de la redéployer autrement. Ils affûtent d'autres outils (des rideaux de fer pour isoler l'Algérie) et ils

Par Mohamed Maarfia (moudjahid)

avec des précisions et des compléments peut-être non encore suffisamment dits, une lecture différente des violences de l'année 1955 et de l'épisode de «la bleuïte».

Tout en présentant, du point de vue du moudjahid qu'il est, la personnalité d'Amirouche, il explique dans quelles circonstances le chef de la Wilaya III a dû entreprendre le voyage, en mars 1959, qui lui coûtera la vie. Ce que dit Mohamed Maarfia sur le fonctionnement du pouvoir révolutionnaire d'alors est instructif. Il permet de mieux appréhender certains événements de notre histoire récente.

affinent de nouvelles approches, basées sur une connaissance parfaite de l'organisation de l'ALN et sur un théorème froid : détruire sa composante humaine, y compris par les moyens les plus sales. La naïveté de l'adversaire, son refus de croire à tant de noirceur contribueront au succès de la manœuvre. Les maquisards algériens n'étaient pas de taille à faire face à cette répugnante façon de faire la guerre. Beaucoup d'observateurs dans le monde s'étonnent de la sérénité et du calme du peuple algérien alors qu'autour de lui le monde arabe bout.

Un cinglant démenti à la théorie des dominos ! La «bleuïte» n'est pas encore étudiée à l'Académie interarmes de Cherchell (et c'est bien dommage), elle est par contre retenue par les Algériens comme l'exemple du cynisme et du manque de scrupules de ceux dont les arrière-pensées n'ont rien à voir avec l'apparence qu'ils montrent.

Aux yeux des Français, la Wilaya III n'est pas une wilaya comme les autres. Depuis le congrès de la Soummam qui s'est tenu dans ses murs, et la chute de tension dans l'Aurès après la mort de Mostepha Benboulaïd, elle est une figurine stratégique sur l'échiquier algérien. Elle est le socle originel d'une grande partie des hommes qui dirigent la révolte. Dans une salle attenante au bureau du général commandant la 27^e division alpine, qui est déployée en Kabylie, est étalée une immense carte. Cette carte est vérolée par une multitude de petites épingles agrémentées, chacune, d'un minuscule fanion. Chaque petit drapeau porte inscrit le nom d'un des chefs de la révolution, son palmarès ainsi que son lieu de naissance. L'officier d'état-major qui s'est adonné à l'exercice des épingles a dû souvent méditer, les deux coudes sur son bureau, la tête entre les mains, sur l'immense place des élites kabyles dans les structures de la révolution.

Sur le plan militaire, la Wilaya III est la clef d'Alger. La majorité des fidayines qui ont mis la capitale à feu et à sang en 1957, et qui n'ont pu être neutralisés que par des moyens extrêmes, en sont originaires. L'essentiel de l'émigration en France qui alimente par ses cotisations les caisses de la révolution est originaire de Kabylie. Pour le général Jacques Faure, nouveau commandant de la 27^e division alpine, le constat est accablant. La vérité officielle d'une «population fidèle à la France, terrorisée par les hors-la-loi» ne tient pas la route. La carte parlante établie à l'usage de son prédécesseur, qu'il a sous les yeux, démontre la parfaite symbiose entre les hommes armés et les civils.